

raisonnement. Les prêtres les moins éclairés savent que l'image d'un Dieu terrible, les macérations, les privations, l'austérité, la tristesse et la crainte sont les moyens qui établissent leur autorité sur les esprits, en les occupant profondément de la religion. Mais il y a des temps où ces moyens n'ont plus que de faibles succès. Les hommes enrichis dans des sociétés tranquilles veulent jouir; ils craignent l'ennui, et cherchent les plaisirs avec passion. Quand les foires s'établirent, et lorsqu'à ces foires il y eut des jeux, des danses, des amusemens, le clergé, qui sentit que ces dispositions à la joie rendraient les peuples moins religieux, proscrivit ces jeux, excommunia les histrions. Mais, lorsqu'il vit que ses censures n'étaient pas assez respectées, il changea de conduite; il voulut lui-même donner des spectacles. On vit naître les comédies saintes. Les moines de Saint-Denis, qui jouaient la mort de sainte Catherine, balancèrent le succès des histrions. La musique fut introduite dans les églises; on y plaça même des farces. Le peuple s'amusa à la fête des fous, à celle de l'âne, à celle des innocens, qui se célébraient dans les temples, autant qu'aux farces qui se jouaient dans les places publiques. Souvent, par un simple attrait de plaisir, on quitta les danses des Égyptiennes pour la procession de la Saint-Jean. Lorsque l'Italie acquit de la politesse, et qu'elle en mit dans ses plaisirs, les spectacles publics, les

fêtes profanes eurent encore plus de décence; les prêtres eurent une raison de moins de les censurer, et ils les tolérèrent. Ils avaient été longtemps les seuls hommes qui sussent lire; mais ce mérite, devenu plus commun, ne leur donnait plus de considération. Ils voulurent partager la gloire de réussir dans les lettres, quand ils virent que les lettres donnaient de la gloire. Les papes, riches et paisibles souverains dans la voluptueuse Italie, perdirent de leur austérité. Leur cour devint aimable. Ils regardèrent la culture des lettres comme un moyen nouveau de régner sur les esprits. Ils protégèrent les talens, ils honorèrent les grands artistes. Raphaël allait être cardinal lorsqu'il mourut. Pétrarque eut les honneurs du triomphe. Ce bon goût, ces plaisirs nouveaux pouvaient n'être pas conformes à l'esprit de l'Évangile, mais ils paraissaient l'être aux intérêts des pontifes. Aussi l'église romaine, favorable aux belles-lettres et aux beaux-arts, fut-elle opposée aux sciences exactes. On couronna les poètes, on persécuta les philosophes. Galilée eût vu de sa prison le Tasse monter au Capitole, si ces deux grands génies eussent été contemporains.

Il était temps que la philosophie et les lettres arrivassent au secours de la morale et de la raison. L'église romaine avait détruit, autant qu'il est possible, les principes de justice que la nature a mis dans tous les hommes. Ce seul dogme,

qu'au pape appartient la souveraineté de tous les empires, renversait les fondemens de toute société, de toute vertu politique. Cependant cette maxime avait régné long-temps avec le dogme affreux qui permettait, qui ordonnait même, de haïr, de persécuter tous les hommes dont les opinions sur la religion ne sont pas conformes à celle de l'église romaine. Les indulgences, espèce d'expiations vendues pour tous les crimes, et si vous voulez quelque chose de plus monstrueux, des expiations pour les crimes à venir, la dispense de tenir sa parole aux ennemis du pontife, fussent-ils de sa religion; cet article de croyance où l'on enseigne que le mérite du juste peut être appliqué au méchant; les exemples de tous les vices dans la personne des pontifes, et dans les hommes sacrés destinés à servir de modèles au peuple; enfin le plus grand des outrages faits à l'humanité, l'inquisition : toutes ces horreurs devaient faire de l'Europe un repaire de tigres ou de serpens plutôt qu'une vaste contrée habitée ou cultivée par des hommes.

Telle était la situation de l'Europe lorsque les Portugais, qui avaient secoué le joug des Maures, qui s'étaient aguerris en combattant ces fiers conquérans, qui ne pouvaient espérer de s'agrandir aux dépens de voisins plus puissans qu'eux, qui se trouvaient trop serrés dans l'enceinte étroite de leur territoire, conçurent le projet d'aller attaquer d'impitoyables oppresseurs au centre même

1.  
Premières  
navigations  
des Portugais  
dans les mers  
où l'on pré-  
sume qu'était  
anciennement  
l'Atlantide.

de leur empire. Un succès complet couronna cette ambition. Bientôt la cour de Lisbonne vit sous ses lois l'immense côte qui s'étend depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au cap de Non.

Des prospérités si éclatantes élevèrent l'âme de la nation. Ses idées s'étendirent. Des voyages multipliés l'avaient un peu familiarisée avec l'élément des tempêtes. On la croyait disposée à de plus grandes navigations. Il ne fallait qu'un homme propre à donner au nouvel esprit une direction convenable. La nature l'avait formé dans Henri, quatrième fils du roi Jean 1<sup>er</sup>.

Ce prince mit à profit le peu d'astronomie que les Arabes avaient conservée. Un observatoire, où furent instruits les jeunes gentilshommes qui formaient sa cour, s'éleva à Sagrès, ville des Algarves. Il eut beaucoup de part à l'invention de l'astrolabe, et sentit le premier l'utilité qu'on pouvait tirer de la boussole, qui était déjà connue en Europe, mais dont on n'avait pas encore appliqué l'usage à la navigation.

Les pilotes qui se formèrent sous ses yeux découvrirent, en 1419, Madère, que quelques savans ont voulu regarder comme un faible débris de l'Atlantide. Dans leur opinion, la mer couvrit autrefois la plus grande partie de notre planète. A mesure qu'elle s'en retira, le sommet des montagnes domina plus impérieusement sur les flots; et la nature, plus féconde en principes générateurs, les rendit plus propres à devenir le séjour